

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique](#) ?[Item](#)[Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Eloignement](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-08-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mardi 21 Août 1849

Sept heures

Votre dernière lettre est datée du 18 Août, juste un mois après mon départ. C'est déjà bien long. Chaque jour plus long. Vous me dites : " Je veux de la sécurité à

Paris. Qui me répond que j'en aurai ? " J'y regarde bien. J'ai toutes les raisons possibles d'y bien regarder, vous la première. Plus j'y regarde, plus je crois à la sécurité matérielle dans Paris. Et je ne vois personne qui n'y croie comme moi. Les coquins sont aussi abattus dans leur cœur que décriés dans le public. Non pas certes qu'ils renoncent. Mais dans l'état actuel, ils ne se croient aucune chance de succès. Ils attendront un autre état. Viendra-t-il un autre état ? Ceci, je le crois, et tout le monde, le croit. Il n'y a donc pas de sécurité politique. L'avenir amènera des évènements. Lesquels et quand ? Personne ne le sait. Tout ce qu'on peut dire, tout ce que disent tous les hommes sensés, c'est que dans trois ans, si d'ici là on ne fait rien, la réélection du Président et de l'assemblée fera une révolution, bonne ou mauvaise plus probablement mauvaise. Et probablement avant ce terme, aux approches de ce terme, pour éviter cette révolution inconnue, les pouvoirs aujourd'hui établis, et certainement, les plus forts, l'Assemblée, le Président, le Général Changarnier feront quelque chose. Personne ne sait quoi, ni quand. Tout le monde croit à quelque chose et croit que quelque chose sera nécessaire. Je reviens donc à mon point de départ. De la sécurité matérielle, oui. Pas de troubles dans la rue. De la sécurité politique, pas d'évènements graves. Personne ne peut vous promettre cela. La question se réduit donc à ceci : quel genre et quel degré de sécurité vous faut-il ?

M. de Metternich a raison ; l'exécution du prêtre à Bologne est stupide. C'est du bois sur un feu qui s'éteint. Les gouvernements vainqueurs ne savent pas le mal qu'ils se préparent quand ils redonnent un bon thème aux mauvaises passions vaincues. Ce que veulent surtout les révolutionnaires, c'est un fait, un acte, un nom-propre, de quoi parler. Ils excellent ensuite à commenter et à répandre.

Je ne comprends pas Brünnow à votre égard. Non seulement de la négligence, mais de la malveillance, c'est trop bête pour un homme même pour un subalterne d'esprit. Il faut que je ne sais quand, je ne sais comment, vous l'ayez blessé dans quelque secret repli de son cœur subalterne. Vous pouvez avoir le Génie de l'offense ; quelque fois le voulant bien, quelquefois sans le savoir. Peu importe du reste cette occasion-ci. M. de Brünnow n'apprendra rien à Lord Palmerston sur l'amitié que vous lui portez.

Je regrette bien Lord Beauvale pour vous. C'est évidemment la conversation qui vous plaît le plus. Pourquoi les Ellice ne veulent-ils plus venir à Paris ? Est-ce que le père et la mère ont peur ? Avez-vous des nouvelles de Bav. Ellice ? Est-il en Ecosse ? J'ai vu arriver hier un petit anglais, le second fils de Sir John Boileau. Il vient passer huit jours au Val Richer. L'aîné est aux Etats Unis. Milnes veut venir me voir ici. Bon homme et fidèle, malgré la promiscuité de son amitié.

Onze heures

J'ai beau faire ; j'attends la poste le mardi comme les autres jours. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-21.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3074>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 21 août 1849

Heure Sept heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Mr Riches - Mardi 21 Aout 1849 2425
Sept heures.

Notre dernière lettre est datée
du 18 Aout, juste un mois après mon
départ. C'est déjà bien long. Chaque jour
plus long.

Vous me dites : "Se vout de la sécurité à
Paris. Lui me répond que j'en aurai ?" D'y
regarde bien. J'ai toutes les raisons possibles
D'y bien regardes, pour la première. Plus j'y
regarde, plus je crois à la sécurité matérielle
dans Paris. Et je ne vois personne qui soy
triste comme moi. Les coquins sont aussi abattus
dans leur cœur que de crier dans le public. Non
pas ceter qu'ils ~~meurent~~. Mais, dans l'état
actuel, ils ne se croient aucune chance de
succès. Ils attendent un autre état. Voudra-
t-il un autre état ? Ceci, je le crois, et
tout le monde le croit. Il n'y a donc pas
de sécurité politique. L'avenir amènera de
événements. Lorsque et, quand ? Personne
ne le sait. Tout ce qu'on peut dire, tout
ce que disent tous les hommes sages, c'est
que dans trois ans, si d'ici là on ne fait
rien, la réélection du Président et de

L'Assemblée fera une révolution, bonne ou mauvaise et à répandre.

plus probablement mauvaise. Je probablement, avant ce terme, aux approches de ce terme, pour éviter cette révolution incertaine, les pensées aujourd'hui établies, et certainement, les plus faibles, l'Assemblée, le Président, le général Changarnier feront quelque chose. Personne ne sait quoi, ni quand. Tout le monde croit à quelque chose, et croit que quelque chose sera nécessaire. Je reviens donc à mon point de départ. De la sécurité matérielle, oui. Pas de trouble dans la rue. De la sécurité politique, pas d'événement grave. Personne ne peut vous promettre cela. La question se réduit donc à ceci: quel genre et quel degré de sécurité vous faut-il?

M. de Metternich a raison; l'opinion du prêtre à Bologne est stupide. C'est du bois sur un feu qui s'éteint. Les gouvernements vainqueurs ne savent pas le mal qu'ils se préparent quand ils redonnent un bon thème aux mauvaises passions vaincues. Ce qui veut soutenir les révolutionnaires, est un fait, un acte, un nom propre, de quoi parler. Ils excellent ensuite à commenter

Je ne comprends pas Brunnov à votre égard. Non seulement de la négligence, mais de la malveillance. C'est trop bête pour un homme, même pour un subalterne d'espion. Il faut que je ne sache quand, je ne sache comment, vous l'avez blessé dans quelque secret rempli de son cœur subalterne. Vous pourriez avoir le zèle de l'effense; quelque fois le voulant bien, quelquefois sans le savoir. Peu importe du reste cette occasion-ci. M. de Brunnov n'apprendra rien à lord Palmerston sur l'amitié que vous lui portez.

Je regrette bien lord Beaconsfield pour vous. C'est évidemment la conversation qui vous plaît le plus. Pourquoi les Ulices ne veulent-ils plus venir à Paris? Est-ce que le père et la mère ont peur? Voyez-vous de nouvelles de Bas Ulice? Est-il en Suisse? J'ai vu arriver hier un petit Anglais, le second fils de Sir John Buteau. Il vient passer huit jours au Val Richer. L'aîné est aux Etats-Unis. Milner veut venir me voir ici. Bon homme, et fidèle, malgré la promesse de son amitié.

oups heures.

J'ai bien fait d'attendre la poste le mardi comme

les autres jours. Adieu. Adieu.

[Signature]